



Le chancelier Klaus a reçu personnellement la troupe de « Sing-Out ».

Comité d'invitation autrichien pour

« Sing Out 66 »

M. le Chancelier Joseph KLAUS

M. TONCIC-SORINJ,
ministre des affaires étrangères

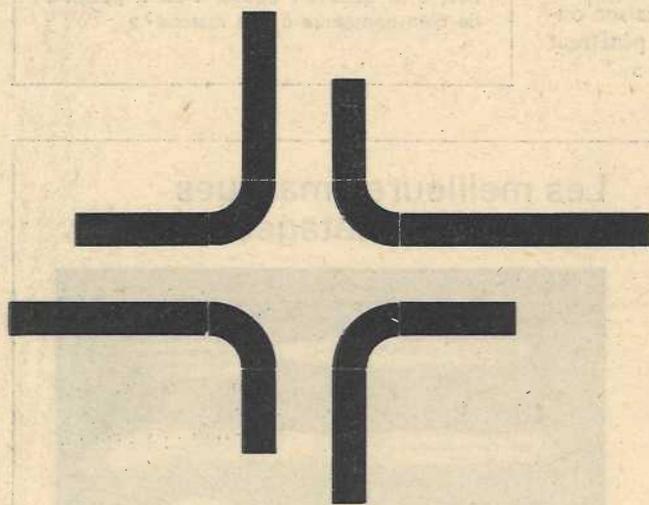
M. PRADER, ministre de la défense

M. SCHLEINZER,
ministre de l'agriculture

et pour l'opposition socialiste :

M. Bruno KREISKY, ancien ministre
des affaires étrangères

M. Bruno MAREK, maire de Vienne
et d'autres personnalités



**A Vienne, carrefour
de l'Est et de l'Ouest,
le chancelier d'Autriche
souligne
le prix de la liberté**

Notre enquête: Fusil d'assaut contre bombe atomique?

Spécialistes de la douche froide

A-t-on, dans les milieux politiques suisses, une vue d'ensemble de ce que devrait être la Suisse d'aujourd'hui ou de demain? On peut se le demander après avoir lu l'article paru le 14 juin dans le *Journal de Genève*, dont chacun connaît la pondération. Selon cet organe de presse, le rapporteur de la commission de gestion du Conseil national, M. Meyer-Boller, radical zurichois, se serait livré à des critiques de principe contre le texte introductif du rapport de gestion du Conseil fédéral pour l'an 1965. Ce document, publié l'an dernier pour la première fois, est censé exprimer quelques idées générales sur la direction qu'entend suivre le gouvernement.

« Dans l'ensemble, lit-on dans le *Journal de Genève*, au vu des deux premiers rapports introductifs généraux, la commission estime que l'expérience a assez duré et qu'il est temps

de renoncer à définir la politique générale de la Confédération. Il est vraiment difficile, ajoute le correspondant, d'avoir la vue plus courte. » On ne saurait mieux dire.

Ce n'est un secret pour personne qu'on éprouve les plus grandes difficultés, en Suisse, à se livrer à des études prospectives sur les tâches de la Confédération. Il y a quelques notables exceptions, tel le document sur la défense nationale dont nous parlons par ailleurs. Ce n'est pas que nous manquions d'hommes compétents, bien au contraire. Mais parfois les plus brillants d'entre eux — tel le président de la Confédération lui-même — manifestent leur réticence devant ce qu'ils considèrent comme des tentatives « visionnaires » auxquelles ils préfèrent les « formules éprouvées » et les solutions données cas après cas aux problèmes pratiques.

Cette attitude de principe est lourde de dangers et d'inconvénients. Elle nous condamne à rester la plupart du temps à la remorque des événements au lieu de les prévoir.

Mais ce n'est pas cet aspect-là des choses — aussi important soit-il — que nous voulons souligner ici. Ce qui ressort avant tout du débat auquel le rapport introductif de gestion a donné lieu au Conseil national, c'est la pauvre idée que semblent se faire certains de nos hommes politiques du niveau et de l'horizon

de leurs concitoyens. On ne veut pas et en fait on ne désire pas particulièrement soulever la question des objectifs de la Suisse — celle de la ligne directrice qu'elle entend poursuivre à l'intérieur de ses frontières comme en Europe et dans le reste du monde. D'où des remarques comme celles qu'on a pu entendre récemment à Berne.

Des hommes comme M. Meyer-Boller sont-ils conscients de l'effet de « douche froide » que produisent leurs propos? Il ne faut évidemment pas s'étonner alors si les forces vives du pays, et en particulier les jeunes, se désintéressent de la politique. Pourquoi en effet s'en mêler si l'on veut la réduire à une comptabilité d'épiciers et éluder les questions essentielles?

Il est vrai que le rapport introductif du Conseil fédéral a été cette année d'une indigence qui a été justement fustigée par la presse parlementaire. Mais usant d'une image qui est bien de circonstance en cette période d'examens scolaires, ce n'est pas parce que le Conseil fédéral a obtenu une mauvaise note de dissertation cette année qu'il faut le dispenser de faire l'effort nécessaire l'année prochaine! Bien au contraire, les difficultés que semble concrétiser ce fameux document nous font penser que sa rédaction est un test nécessaire et pourrait même devenir un exercice salutaire pour nos autorités.

De Genève à Caux

Le ministre du travail de Sierra Leone, M. Demby, a participé aux rencontres qui ont eu lieu à Caux le week-end dernier. Il y est venu avec toute la délégation de son pays à la conférence de l'Organisation internationale du travail qui tenait ses assises à Genève. D'autres délégués à cette conférence ont pris part à ces échanges de vues, notamment les présidents des fédérations syndicales de Guyane, du Cameroun, de Zambie, du Libéria, ainsi que le vice-président de l'Union syndicale indienne et le délégué patronal de Tunisie à la conférence de l'OIT.

M. Amouhou, président des syndicats du Cameroun, rappela la réconciliation qui s'était opérée il y a quelques années dans son pays entre deux chefs politiques dont l'un était venu à Caux. « Je voudrais aujourd'hui suggérer à tous les chefs d'Etat et hommes politiques

africains de venir ici, dit-il. Cela mettrait fin aux effusions de sang sur notre continent. »

Quant au délégué patronal tunisien, M. Ghali Mohamed, il affirma qu'une conversation avec M. Gottfried Anliker, entrepreneur de Lucerne (voir *Tribune de Caux* N° 6) lui avait ouvert des perspectives toutes nouvelles sur les transformations qui doivent s'opérer dans son pays. « Cela m'a encouragé et m'a donné des moyens que je n'avais pas pour travailler dans le même sens dans mon pays », dit-il.

Une semaine auparavant, le ministre du travail du Congo-Kinshasa (ex-Léopoldville), M. Victor Kande, s'était rendu également à Caux. Le ministre, qui représente le Kasai, tint à rendre hommage à l'action des hommes du Réarmement moral dans sa province en rappelant le rôle essentiel qu'ils avaient joué dans la réconciliation entre les Lulus et Balubas — ces deux tribus dont la haine ensanglanta le Congo. Le ministre ajouta : « Caux est une maison ouverte au monde. Tous ceux qui y pénètrent en repartent avec un esprit nouveau. »

Est-il possible de bien construire à bon marché?

Les deux articles que nous avons publiés sur le problème de la construction ont suscité de nombreuses et intéressantes réactions de la part d'architectes, d'entrepreneurs et d'hommes de gouvernement.

« Je pense que l'exemple de M. Anliker peut et doit trouver un important prolongement en Suisse romande », nous écrit un architecte. Nous en sommes bien persuadés et publierons à cet effet dans notre prochain numéro les interviews et commentaires de plusieurs personnalités romandes qui se préoccupent également de trouver une solution à la question posée: « Est-il possible de bien construire à bon marché? »

TRIBUNE DE CAUX

Paraît le vendredi tous les 15 jours

Publié par Editions
Théâtre et Films de Caux S.A.

Rédaction, administration, publicité :
9, chemin du Trabandan, 1006 Lausanne
Tél. (021) 23 54 82, CCP 10-25366

Abonnement ordinaire d'un an :
Suisse Fr. 15.—
Autres pays Fr. 18.—

Abonnements de soutien :
Fr. 30.— et Fr. 100.—

Rédacteurs responsables :
Daniel Mottu
Paul-Emile Dentan

Imprimerie Corbaz S.A., Montreux

Beard

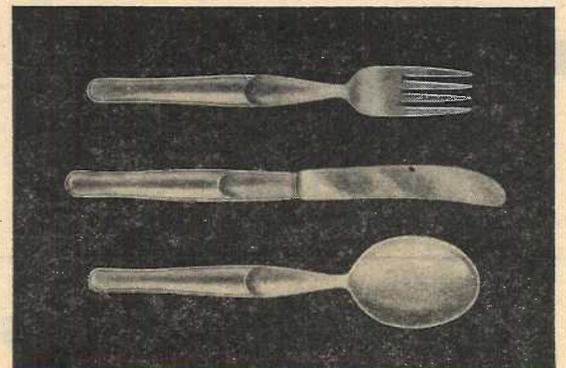
S.A.

MONTREUX

Argenterie
Porcelaine
Cristaux
Lampes décoratives
Petits meubles

Magasins à Montreux :
Av. des Alpes 60
Av. du Casino 42

Les meilleures marques
à des prix avantageux



Sing Out 66... en Autriche

Quelques minutes après l'arrivée du train qui les avait amenés de l'Allemagne, les 150 jeunes Américains de *Sing Out 66* chantaient déjà dans le hall de la gare. Le public de Vienne fut conquis d'emblée.

Le secrétaire d'Etat à la Chancellerie, M. Gruber, ancien ambassadeur à Washington, était là pour leur souhaiter la bienvenue au nom du chancelier fédéral et des autres membres du comité d'invitation comprenant le ministre des affaires étrangères, M. Toncic-Sorinj — qui accomplissait au même moment en Suisse sa première visite officielle à l'étranger — les ministres de la défense, de l'éducation, de l'agriculture et, du côté de l'opposition socialiste, M. Bruno Kreisky, ancien ministre des affaires étrangères, ainsi que le maire et plusieurs membres de la Municipalité de Vienne. Tout au long de leur séjour, les visiteurs ont été escortés par les représentants de la Fédération des associations de jeunesse — socialistes et catholiques — qui s'était chargée de toute l'organisation de la tournée autrichienne.

Rien ne pourra mieux décrire l'atmosphère qui régna à la Stadthalle et dans la Kleines Festspielhaus de Salzbourg lors des représentations de *Sing Out 66* que les extraits de presse ci-contre :

Ce qui dit la presse de Vienne

DER KURIER

Ce fut une explosion. Explosion sur la scène de la *Stadthalle* de Vienne par les 150 musiciens, chanteurs et chanteuses de *Sing Out 66* et explosion dans la salle, où cinq mille personnes, jeunes et moins jeunes, étaient venues voir une image de l'Amérique beaucoup plus réelle que celle donnée par les plus lugubres « protest-songs ».

Le spectacle a commencé exactement à l'heure: voilà la première chose qui m'a frappé; et cela s'inscrit tout à fait dans le contexte d'un monde nouveau. Une deuxième chose m'a frappé, quelque chose que je n'ai jamais vécu à la *Stadthalle*: dix minutes après le début du spectacle, le public était déjà tellement « réchauffé » qu'il participait intensément en frappant le rythme des mains...

Mais le plus impressionnant était l'esprit qui rayonnait de *Sing Out 66*. Les chants: « Vive le gens! » et « La liberté a son prix » ont été les succès de la soirée. On est rentré chez soi optimiste et de bonne humeur. Tant qu'il existera une telle jeunesse, on n'aura pas de souci à se faire pour le monde...

EXPRESS

Les jeunes ont présenté leur spectacle avec un métier extraordinaire. Quand je pense au pitoyable dilettantisme de certaines présentations de « succès » de ces dernières années, je ne peux que lever mon chapeau à ces amateurs! Non seulement les chants étaient extrêmement mélodieux et avaient du contenu, mais leur présentation comptait...

Sans réfléchir, je pourrais vous nommer une série de soi-disant chanteurs à la mode qui, aujourd'hui encore, sont incapables de se tenir à 50 cm du micro ou d'insérer la moindre idée personnelle dans leur interprétation.

Face à la perfection de ces jeunes Américains, la chorégraphie qu'on voit sur certaines des grandes scènes viennoises paraît un art de débutants.

Communiqué officiel de la Chancellerie d'Autriche

Vienne, le 13 juin 1966.

Le chancelier fédéral, M. Klaus, a reçu aujourd'hui 150 jeunes Américains de toutes races qui sont arrivés hier à Vienne. A travers une comédie musicale — *Sing Out 66* — ils veulent effacer l'image d'une jeunesse ramollie, centrée sur elle-même et arrogante, pour présenter celle d'une jeunesse déterminée, responsable, décidée de façon dynamique à forger son avenir et prête à faire les efforts et les sacrifices qu'exigent la liberté et la démocratie. En accueillant le groupe, le chancelier fédéral a souligné le prix de la liberté pour les individus et pour les peuples. En raison de sa position à la frontière du monde libre, l'Autriche est très consciente que tout ce qu'elle exprime et réalise est observé et suivi avec attention de l'autre côté de la frontière. Le peuple autrichien apprécie sa liberté d'autant plus qu'il sait ce que cela veut dire de la perdre. Lui aussi a su faire les sacrifices nécessaires pour retrouver sa liberté. Le chancelier a rappelé à cet égard les grands mérites de ses prédécesseurs Figl et Raab. L'Autriche a donc fait l'expérience de la signification la plus profonde du chant de *Sing Out 66*: « La liberté a son prix. »

... en Espagne

Avant de regagner les Etats-Unis, *Sing Out 66* s'est arrêté deux jours à Madrid, où l'attendait un programme chargé.

La première représentation eut pour cadre le théâtre Zarzuela. Accueil enthousiaste d'une salle comble. Les jeunes acteurs eurent la surprise et l'honneur de voir les spectatrices agiter frénétiquement leurs mouchoirs, signe visible d'appréciation.

Le lendemain, trois représentations devaient se succéder: dans l'après-midi, 3500 étudiants en stage à l'Académie militaire d'El Robledo firent une ovation fantastique à *Sing Out 66*. A 19 heures, dans le stade de Valle Hermoso, 5000 personnes, en majorité des ouvriers et des jeunes, assistaient à leur tour au spectacle. A minuit enfin, *Sing Out 66* était présenté dans les magnifiques jardins du Retiro, devant le ministre de l'information et du tourisme et l'élite de la société madrilène.

La presse espagnole a consacré de nombreux articles à la troupe et le spectacle a été filmé pour la télévision.



ALLEMAGNE: 24 représentations en cinq semaines. Ci-dessus, la soirée à Dortmund (voir p. 7).

Pace

PLUSIEURS dizaines de milliers d'hommes de chez nous ont accompli ce printemps leur cours de répétition. Exercices et manœuvres leur ont permis de se familiariser à nouveau avec leurs armes, de mesurer leur résistance et les efforts qui leur seraient demandés en cas de guerre. A la remise des drapeaux, les chefs ont affirmé à leurs troupes qu'elles seraient prêtes à combattre et à accomplir leur devoir.

Pourtant, parmi ces citoyens-soldats, il en est beaucoup qui pensent, ou disent à haute voix : « A quoi bon ces exercices ? Perdu pour perdu, quelques bombes atomiques suffiront pour nous liquider tous ; à quoi sert après tout notre armée ? »

Cette opinion est plus répandue qu'on ne le croit, ou qu'on ne veut l'admettre. Il est regrettable qu'on n'entreprenne pas un effort systématique pour la corriger, car elle ne résiste pas à un examen objectif de la situation stratégique en Europe. Pourtant, fort peu

d'officiers et de commandants d'unité — dont c'est cependant la tâche — ont le courage d'aborder ces questions fondamentales avec leurs hommes. Le règlement de service leur donne la possibilité de le faire, s'ils le jugent nécessaire. Pourquoi donc fuir devant l'examen attentif des faits et esquiver des questions embarrassantes pour ceux-là seuls qui n'ont pas sérieusement réfléchi à ce problème ? Les citoyens-soldats — qui finalement paient la note — ont le droit de savoir dans quelles conditions ils pourraient être appelés à se battre. Pleinement informés, ils renforceront la cohésion nationale une fois rentrés dans la vie civile. N'oublions jamais que la cohésion d'un peuple est sa première ligne de défense.

Désirant en avoir le cœur net, nous sommes allés à Berne interroger l'un de nos officiers supérieurs, ancien élève de l'Ecole de guerre de Paris, qui travaille maintenant au service de l'Instruction de l'armée.

Fusil d'assaut contre bombe atomique

Réponses à des questions que se posent nos soldats

Mon colonel, vous savez quels sont les arguments que l'on avance souvent au sujet de la vulnérabilité de notre armée en cas de guerre atomique. Qu'en pensez-vous ?

Dans ce domaine, nous sommes souvent les victimes de la propagande que se livrent les deux blocs. En 1945, après Hiroshima, les Américains ont fortement exagéré la puissance de destruction de leurs bombes atomiques ; pourtant, la preuve était faite que la destruction n'était effective qu'en surface. Mais leur but était bien compréhensible : par la terreur qu'inspirent ces armes de destruction massive, obliger leurs adversaires éventuels, à l'époque les Soviétiques, à réfléchir à deux fois avant de faire avancer leurs divisions en Europe. Quand les Russes eurent découvert à leur tour la bombe atomique, ce furent eux qui en exagèrent la puissance de destruction, dans le dessein évident de montrer aux Américains qu'ils n'avaient pas peur d'eux, et d'ébranler ainsi leur confiance. Cette surenchère dure encore, et nous sommes pris entre les deux !

Un engin atomique explosant au-dessus du sol possède un rayon de destruction totale de 4 kilomètres carrés. Tous les essais le prouvent. Mais même dans ce rayon, à partir de 900 m. du point d'impact, des hommes « enterrés », c'est-à-dire protégés par des abris souterrains, ont des chances de ne pas périr.

Un engin atomique éclatant au sol même, ou en dessous de celui-ci, creuserait un cratère si

Le Conseil fédéral et la commission de Défense nationale viennent d'adopter — à l'unanimité — et de publier un rapport définissant les buts de notre défense nationale. On attendait avec impatience ce rapport depuis l'affaire des Mirages, car il était devenu évident que nous devons repenser notre défense en fonction de nos moyens. Le gouvernement propose donc à l'approbation des Chambres :

1. une nouvelle « conduite de combat » reposant sur une stratégie plus souple ;
2. une perspective de la « défense totale », où la « survie » de la population civile est tout aussi importante que celle des troupes ;
3. une assurance que les dépenses militaires ne dépasseront pas le 30 % de celles de la Confédération, soit le 3,5 % du revenu national (France, 9,3 % ; Suède, 5 %).

profond et les radiations seraient si fortes, qu'un assaillant éventuel serait incapable d'occuper le terrain. On ne conçoit donc pas l'utilisation de bombes A dans ces conditions. Il est donc parfaitement erroné de dire : « trois bombes atomiques tombant sur la Suisse et nous sommes tous perdus ». Par contre, un seul engin thermonucléaire de 100 mégatonnes, explo-

sant à une altitude de 70 km. au-dessus du Brünig détruirait, ou plutôt brûlerait, tout ce qui est au-dessus du sol dans l'ensemble du pays : villes, villages, moissons. Mais là encore, des hommes protégés dans des abris souterrains, échapperont à la destruction. Cependant le cas de l'emploi de ces terribles engins paraît tellement improbable qu'il semble inutile que nous en fassions état. On voit mal quel serait le but politique poursuivi par l'assaillant. Néanmoins, de par leur seule existence, ces armes jouent un rôle important comme armes de dissuasion, en faisant régner la terreur. La guerre n'en reste pas moins une possibilité avec d'autres armes.

Dans quelles conditions concevez-vous l'engagement éventuel de notre armée ?

Le cas le plus probable de guerre européenne serait naturellement un choc en Allemagne entre les troupes de l'OTAN et celles du Pacte de Varsovie. L'OTAN dispose actuellement de 26 divisions (dont deux françaises) et le Pacte de Varsovie de 65 divisions. Ces dernières sont appuyées par une aviation beaucoup moins forte que celle de leurs adversaires éventuels. En Suisse, nous pouvons mettre sur pied l'équivalent de 20 divisions, dont 10 pourraient occuper la frontière nord. Dans cette région-là, nous occuperions le terrain au maximum, conformément à la règle dite de saturation selon laquelle un nombre donné de troupes par kilo-

mètre carré peut échapper à la destruction ; si l'on dépasse ce chiffre, la concentration devient trop forte pour éviter le feu ennemi. Sur notre frontière, il ne serait donc pas possible à l'adversaire d'attaquer avec plus de divisions que n'en pourrait contenir le terrain. Une autre règle veut que pour pouvoir obtenir une décision tactique, il faut appliquer une puissance cinq fois supérieure à celle de l'ennemi, soit en feu, soit en hommes. Dans l'état actuel des armées, aucune puissance européenne ne pourrait mobiliser contre nous une force pareille, étant donné qu'un conflit dans lequel la Suisse serait impliquée serait nécessairement un conflit marginal, le choc principal étant ailleurs.

La « guerre presse-bouton » est-elle concevable en Europe ? Dans ce cas, notre fameux système de mobilisation ne serait-il pas complètement démodé ?

Vous avez noté que les Américains ont annoncé l'explosion de la bombe atomique chinoise avec plusieurs jours d'avance. Des préparatifs atomiques ne passent pas inaperçus. Nous aurions le temps et la possibilité de les connaître. Il est, de surcroît, totalement faux de penser qu'un conflit débiterait par un « échange nucléaire ». Le pouvoir de destruction des armes atomiques et la rapidité de « l'escalade » sont tels que les belligérants feront tout pour que la guerre ait lieu — si elle doit avoir lieu — par d'autres moyens, ceux qu'on appelle conventionnels. Ces moyens-là, il n'est pas en notre contrôle d'en empêcher l'utilisation, mais nous sommes parfaitement capables de nous prémunir contre eux. Nous aurions le temps de mobiliser, et bien plus vite que nos voisins ! D'ailleurs, le programme des cours de répétition est réparti sur toute l'année de telle sorte que nous avons constamment suffisamment de troupes sur pied pour « couvrir » une mobilisation et nous mettre à l'abri de toute surprise.

Vous parlez d'autres moyens de faire la guerre ?

En dehors des moyens dits « conventionnels », il existe d'autres armes, bactériologiques, électroniques et chimiques. Les gaz recherchés ac-



Chasseurs Hunter dans les Alpes. Notre aviation sera limitée à 300 appareils. Département militaire fédéral

tuellement ne sont pas toxiques comme l'étaient ceux de la Première Guerre mondiale, notamment l'ypérite de sinistre mémoire. Les gaz actuels provoquent des incapacités d'agir temporaires, suscitant la panique, ou même l'hilarité, sans tuer ceux qui sont attaqués. Ils mettent les combattants hors d'action pendant tout le temps qu'il faut à une troupe ennemie pour passer, occuper le terrain et constituer des prisonniers. Les recherches effectuées en Suisse pour combattre de tels gaz sont très avancées. Mais parmi les « autres » moyens de faire la guerre, il faut surtout parler de la guerre psychologique. On cherche par tous les moyens à convaincre l'adversaire qu'il ne pourra jamais se battre avec quelque chance de succès, on le décourage d'entreprendre quoi que ce soit. Ne nous y trompons pas, cette guerre-là a déjà fait des victimes chez nous. C'est partiellement notre faute, car notre effort d'information de la population est insuffisant. Quand on veut se défendre, on peut le faire. Citant le général de Gaulle, nous dirons : « Ce n'est pas tant l'ampleur des moyens qui compte, que la volonté de s'en servir ».

Vous êtes donc pleinement confiant dans les possibilités de notre défense nationale ?

Tout à fait. Le matériel suisse supporte la comparaison avec n'importe quel autre matériel utilisé dans d'autres armées. Notre formation est poussée et maintenue à un niveau qui force l'admiration de nos visiteurs. Je n'en veux pour preuve que les visites d'officiers étrangers qui demandent à assister à nos manœuvres et à nos exercices. Depuis le 1er janvier de cette année, nous avons eu la visite d'officiers venant de Suède, d'Iran, d'Autriche, du Mexique, d'Allemagne, de Finlande, d'Israël et d'Angleterre. Il y a un seul point où nous sommes faibles, c'est notre aviation. Ne revenons pas sur l'affaire des « Mirages ». Les erreurs commises et la mauvaise humeur générale nous coûtent 43 appareils ! En effet, le prix actuel de 57 appareils est le même que celui que nous aurions finalement dû payer pour 100 appareils ! Lors d'un conflit éventuel, il est fort probable que des combats aériens aient lieu non loin de nos frontières. Il faut même admettre qu'ils auraient lieu dans notre espace aérien, si restreint. Celui-ci représente si peu de chose sur la carte que les avions étrangers — pas forcément ennemis — emprunteront nécessairement à moins d'être contraints par notre aviation à aller se battre ailleurs ! Nous ferions certainement de notre mieux avec le nombre d'appareils dont nous disposerons, mais sans pouvoir empêcher, par exemple, la chute sur notre sol d'un avion étranger transportant des bombes nucléaires. Ce cas est possible, même en temps de paix ; on vient de le voir avec la chute d'un bombardier américain en Espagne. Vous connaissez le proverbe arabe : « Si tu te fais lion, je te baisera ; si tu te fais agneau, je te mangerai ». C'est un peu, hélas, la règle dans les affaires des hommes. C'est pourquoi je reste persuadé que nous n'avons pas tort de payer le prix qui peut paraître élevé pour maintenir notre liberté et notre indépendance.

SULZER

Chauffages tous systèmes

Ventilation, conditionnement d'air

Lausanne, Genève, Sion, Yverdon

Tribune du monde

L'Internationale socialiste s'interroge sur l'avenir

par Gordon Wise

On se pose beaucoup de questions parmi les sociaux-démocrates du monde entier. On l'a bien remarqué au Congrès de l'Internationale socialiste qui s'est tenu récemment à Stockholm.

Pietro Nenni, le vice-président du Conseil italien, a déclaré aux délégués : « L'impératif catégorique devant lequel se trouvent les socialistes est de faire l'histoire au lieu de la subir. » Il appartenait au premier ministre de Singapour, M. Lee Kuan Yu, de donner un contenu pratique aux idées de M. Nenni, quand il exprima le désir « que l'on donnât la possibilité aux peuples de couleur — qui sont les pauvres du monde — de se joindre à la fraternité internationale des peuples nantis — qui sont les Blancs ».

Le premier ministre asiatique devait ajouter : « Notre préoccupation, et celle des sociaux-démocrates des pays en voie de développement, doit être de nous assurer que la ligne de démarcation qui divise le monde ne coïncide pas avec celle qui sépare les races. Le seul moyen d'éviter cela serait que les nations blanches et industrialisées de l'Occident et même de l'Est européen comprennent que la paix, le progrès, la prospérité sont indivisibles et que la pauvreté et le sous-développement en un point quelconque du globe sont une menace à la paix et à la prospérité de tous. »

Le ministre britannique George Brown fit écho à cette déclaration quand il évoqua « l'énorme responsabilité de l'Occident à l'égard des peuples moins avantagés ». Il suggéra de mettre à disposition de ces pays « les capitaux et l'aide technique nécessaires, de même qu'une aide indirecte qui, par le biais d'accords commerciaux, permettrait à ces pays d'écouler leurs produits sur les marchés mondiaux ».

Les Scandinaves, dont on sait le haut niveau de vie et le système perfectionné de sécurité sociale, s'efforcent en ce moment d'éveiller la conscience de leurs peuples envers les besoins du reste du monde. Tage Erlander, le premier ministre de Suède, devait dire à la fin du Congrès : « Le temps est passé où nous pouvions discuter des problèmes *des autres*. Dans le monde moderne, ces problèmes sont devenus aussi *les nôtres*. »

En d'autres termes, beaucoup de socialistes européens, après avoir réussi incontestablement à combler le fossé entre riches et pauvres à l'intérieur de leur propre pays, se préoccupent à juste titre maintenant de réduire l'écart grandissant qui sépare nations riches et nations pauvres.

A Stockholm, on a cherché aussi à penser au monde communiste en termes nouveaux. M.



Kreisky: des idées originales.

Bruno Kreisky, ancien ministre autrichien des affaires étrangères et vice-président du parti socialiste de son pays, a fait état de ce qu'il appelle le « polycentralisme du communisme mondial ». Il ajouta : « Si l'Albanie, le Tibet de l'Europe, a pu se prononcer pour Pékin, malgré sa petitesse et sa pauvreté, il n'y a aucune raison pour que la Roumanie, combien plus riche, n'adopte pas une position intermédiaire entre Pékin et Moscou. »

M. Kreisky veut dire assurément que si l'Albanie a pu être attirée dans le camp chinois, les socialistes occidentaux devraient être capables d'exercer leur influence sur un pays tel que la Roumanie, qui tend aujourd'hui à manifester son indépendance à l'égard de Moscou.

Gordon Wise

Où va l'Afrique du Sud ?

De notre correspondant

« Donnez-nous du temps. Du temps pour développer notre économie et augmenter notre prospérité. Du temps pour préparer nos forces militaires et consolider notre sécurité. Du temps pour résoudre nos problèmes de races à notre manière. » Tel fut le refrain du discours prononcé par le Dr Hendrik Verwoerd, premier ministre d'Afrique du Sud, au jour anniversaire de la République. Sans doute tel fut aussi le vœu fervent des cent mille Blancs qui s'assemblèrent pour l'entendre dans un vaste amphithéâtre au pied du grandiose monument des Voortrekker (premiers pionniers hollandais). Les fêtes de Prétoria, capitale administrative de l'Afrique du Sud, ont démontré l'union grandissante entre Blancs de langue afrikaans (hollandaise) et Blancs de langue anglaise. Il y a cinq ans, le rêve des Afrikanders (Boers) d'être une république est devenu réalité, rêve passionnément poursuivi depuis les années tragiques de la Guerre des Boers au début du siècle. Il y a cinq ans, le pays était divisé. Lors du

référendum à la suite duquel la république fut proclamée, il y eut 850 458 oui et 775 878 non. La majorité des oui n'était donc que de 74 580 voix. Mais depuis lors la population blanche a trouvé son unité, et cela pour différentes raisons : sécession de l'Afrique du Sud quittant le Commonwealth britannique ; événements divers dans d'autres parties d'Afrique et enfin l'attitude récemment adoptée par le gouvernement anglais à l'égard de la Rhodésie.

Le défilé militaire marquant l'anniversaire de la République fut l'occasion d'un déploiement impressionnant des forces sud-africaines. Une foule estimée à 500 000 personnes vit passer, avec grand fracas, les lourds chars blindés, les véhicules de reconnaissance, les jeeps et les camions de transport. Environ 20 000 soldats casqués, formant une colonne de plus de trois kilomètres, défilèrent devant le président, les généraux et le gouvernement.

Dans les airs passèrent 200 avions. Parmi eux, des chasseurs à réaction « Buccaneer », « Mirage » et « Sabre ». Le nouveau « jet » d'entraînement « Impala », fabriqué en Afrique du Sud, se fit spécialement remarquer et fut acclamé par la foule en délire.

Cependant, malgré ce déploiement de force et cette démonstration d'unité nationale, les Blancs qui protestent avec vigueur contre la politique gouvernementale sont encore nombreux. Et tous ne sont pas des communistes !

Lors d'un service religieux auquel assistèrent des membres du corps diplomatique, l'archevêque de Prétoria déclara qu'il désirait voir se manifester une « conscience nationale se rebellant contre toute injustice, même à l'égard du plus humble citoyen, et que, tant que cette conscience nationale ne se formait pas, l'Afrique du Sud ne méritait pas d'être appelée une grande nation ». Si cette conscience manquait, poursuivit-il, la nation allait se détruire d'elle-même, sans que fût nécessaire pour cela l'intervention d'aucune force extérieure.

Quant au premier ministre, il a réaffirmé, à l'occasion de ces journées, la politique vigoureuse du parti nationaliste, dont le but est de résoudre le problème des races en obligeant celles-ci à se développer séparément. Cette politique implique naturellement l'octroi de droits politiques aux non-Blancs dans les districts qui leur sont réservés (home-lands) ; les non-Blancs seraient alors traités en visiteurs dans les parties « blanches » de l'Afrique du Sud. De leur côté, les Blancs n'auraient aucun droit de citoyens actifs (droit de propriété foncière par exemple, dans les Etats « noirs » (Bantoustans). Toutes considérations morales mises à part, on peut douter sérieusement de la possibilité de réaliser pratiquement une telle politique. Beaucoup de gens pensent que le délai sollicité sera employé à renforcer les mesures prises contre les adversaires de cette politique, qu'ils soient

blancs ou noirs. On verra inévitablement se prolonger les emprisonnements administratifs sans jugement, s'aggraver les restrictions apportées à la liberté de parole ou de déplacement et aux autres formes de la liberté individuelle. La sécurité et la protection du peuple blanc au sein de la nation sont devenues la loi suprême. Si M. Verwoerd est devenu homme politique par conviction, il est psychologue de profession. Certains se demandent s'il a vraiment exposé toute sa pensée quant à l'avenir du pays. Les forces souterraines sont puissantes, et sans doute doit-il être constamment en éveil pour en tenir compte.

Récemment, il s'est déclaré prêt à fournir une aide économique et technique aux autres pays d'Afrique, « si ceux-ci la demandaient ». Naturellement, il est peu probable que les pays africains demandent jamais l'aide sud-africaine ; mais le fait est qu'une telle déclaration rend son nouveau : les Sud-Africains semblent enfin se rendre compte que leur avenir dépend des rapports qu'ils ont avec les autres Etats africains.

M. Verwoerd déclara aussi que les non-Blancs devaient se développer dans leurs propres Etats (Bantoustans) ou « d'autre façon encore ». Cette expression, englobée dans la partie politique de son discours, prononcée en anglais, semblerait indiquer qu'il est disposé à envisager des manières nouvelles d'aborder le conflit racial en Afrique du Sud. En tout cas, c'est ce que semblaient penser certains Afrikaners avec qui j'ai parlé après le discours.

Le boycott économique de l'Afrique du Sud a échoué. Il serait difficile de prendre des sanctions économiques internationales qui soient efficaces. Quant à la violence, elle ne saurait mener qu'à un désastre général pour tous, Noirs et Blancs. Les vrais hommes d'Etat de la période qui s'ouvre maintenant devront trouver une autre solution, une solution efficace. Qu'a pensé la population de couleur des fêtes de Prétoria ? Il est difficile de le savoir. Aucun événement marquant ne s'est produit, aucun incident notable n'a été signalé au sein de cette population, à l'exception d'un meeting de protestation tenu dans une école indienne. Naturellement, tant que les non-Blancs n'auront pas le droit de vote, leurs opinions échapperont à toute statistique.

Vere James

Pour la dernière de « Sing Out » en Allemagne :

Une étudiante lausannoise a assisté à la manifestation qui constituait le point culminant de la tournée de « Sing Out 66 » en Allemagne. Voici ses impressions.

Dans le ciel de la Ruhr, traînée par un avion, flotte une longue banderole qui porte ces mots : « Sing Out 66, Dortmund ». En voilà assez pour ranimer la curiosité et l'enthousiasme de notre groupe de Suisses, après les onze heures de voyage dans un compartiment surchauffé.

C'est dans la Westphalenhalle que doit avoir lieu ce vendredi soir la dernière représentation de *Sing Out 66* en Allemagne, au terme d'une tournée de cinq semaines. Les organisateurs n'ont pas manqué d'audace : la Westphalenhalle se présente comme un gigantesque stade couvert et vingt mille personnes peuvent facilement y trouver place.

Dans le hall et devant les parkings, des jeunes vendent le programme ; ils font tous partie d'une revue musicale allemande qui s'est créée sur le passage de *Sing Out 66* et ils portent à la boutonnière un petit carton qui indique d'où ils viennent ; Neuss, Munich, Nuremberg, Dusseldorf, Hambourg, etc.

Partout règne une vraie atmosphère de fête ; la fanfare des mineurs, dans son uniforme rou-

ge et noir, joue avec vigueur ses meilleurs morceaux ; on entend des applaudissements, des acclamations et la Westphalenhalle se remplit sans arrêt. Des jeunes, des jeunes et encore des jeunes qui doivent venir de toute la région. Face à la scène, la télévision a installé ses caméras, car le programme de la soirée doit être retransmis intégralement dans les jours qui viennent.

Il a bien quatorze mille personnes dans la salle lorsque les jeunes Américains jaillissent de chaque côté du rideau ; durant deux heures, c'est une suite ininterrompue de chants, de sketches et de danses. Les paroles, soutenues par un rythme endiablé, sont simples ; mais, qu'elles parlent de la liberté, de l'unité ou de Dieu, elles frappent le cœur et l'imagination de ceux qui les écoutent par la fraîcheur et la sincérité de leur ton. Le public suit sans peine l'allure du spectacle et ne cesse d'applaudir. Les bis se succèdent, un jeune Noir apprend à l'assistance le refrain des chants et les gestes qui les accompagnent. Et c'est ainsi qu'avec quinze mille autres personnes, j'entonne : « Ein hoch auf die Menschen », « Freiheit ist nicht umsonst », et le plus étonnant, c'est qu'il ne s'agit pas de la manifestation d'un enthousiasme fictif, mais que chacun, en chantant, se sent engagé dans quelque chose qui le dépasse.

La soirée se termine par le déferlement de trois cents jeunes Allemands sur scène, ceux-là mêmes qui vendaient les programmes. « Seulement trois cents, me dit plus tard une amie : il n'y avait pas de place pour les autres. »

La plupart ne connaissent le Réarmement moral que depuis qu'ils ont vu *Sing Out*, c'est-à-dire depuis quelques semaines. Tous, ils y ont consacré les dix jours de leurs vacances de Pentecôte. Leurs créations sont impeccablement présentées et leur enthousiasme et leur discipline dénotent plus qu'un engagement passager. C'est ce qu'exprime un jeune homme d'Ulm au terme de la représentation : « Nous remercions les Américains de nous avoir apporté l'idée du Réarmement moral. Ensemble, nous voulons lutter pour la liberté et mobiliser notre génération dans le monde entier pour construire l'avenir. »

A minuit les lumières s'éteignent. La soirée avait débuté à 19 h. 30, et l'on voit encore quel-

ques spectateurs qui discutent passionnément devant la scène avec des jeunes de *Sing Out 66* : « Je ne suis absolument pas d'accord avec vos idées, disait à Essen une jeune fille à un membre de la troupe. — Et quelle importance ? lui fut-il répondu. Cela ne change rien que nous ne soyons pas d'accord. La vraie question est : qu'allons-nous faire ensemble pour l'avenir du monde ? » Cette réponse traduit exactement l'esprit dans lequel travaille *Sing Out* et c'est à travers cette vision d'un avenir commun que des jeunes aussi différents que ceux que j'ai vus ce week-end à Dortmund arrivent à s'unir et à collaborer étroitement.

Je n'aurai malheureusement pas le temps avant mon départ d'assister à la première représentation de la revue musicale allemande, mais je n'oublierai pas le courage et le désintéressement des cent cinquante Américains de *Sing Out* qui ont parcouru des milliers de kilomètres et donné cinq semaines de leur temps pour apporter à notre continent le meilleur de leur enthousiasme, de leur énergie et de leur foi. La jeunesse allemande a relevé leur défi. On n'en attend pas moins de nous et de notre pays, car, comme disait à Dortmund un jeune Français : « Demain sera ce que nous sommes. »

Catherine Guisan

Histoires écossaises

Cinq frères habitaient dans une ferme. L'un d'eux partit en mer. Quand il revint, une année plus tard, quelle ne fut pas sa surprise en constatant que ses frères s'étaient laissé pousser la barbe. « Pourquoi ? » leur demanda-t-il. « C'est très simple, fut la réponse. Tu avais emporté avec toi la lame de rasoir ! »

Pour un Ecossais, rembourser de l'argent est toujours quelque chose de pénible. Un homme d'affaires écrivit à l'inspecteur des impôts : « Ma conscience me tracasse. Je suis allé à Caux : je dois être honnête. Voici 500 livres sterling. » Puis il signa la lettre et ajouta en post-scriptum : « Si ma conscience continue à me tracasser, je vous enverrai le reste de ce que je vous dois. »



FERRONNERIE

SERRURERIE

CONSTRUCTION
METALLIQUE

BRANDT

BULLE
tél. (029) 2 77 30

DEVIS PROJETS
sans engagement

Est-ce notre affaire, Mesdames?

Voulez-vous être un attrape-mouches?

Mais oui, vous les avez vues ces manchettes apparues dans tous nos kiosques à journaux : « Pour accrocher un homme ». Je ne sais pas si cela a fait monter le tirage dudit magazine, mais il faut reconnaître que trouver un mari est un but assez répandu parmi la gent féminine ; souvent c'est même *le but*, mais avoué un peu moins crûment.

Bien sûr, chacune est libre de courir après le but qu'elle s'est choisi et, pour être à la page, vous pouvez même suivre les offres que l'on voit tous les jours dans le journal, en demandant à une machine électronique de vous indiquer l'époux idéal (n'oubliez pas de mentionner s'il doit disposer d'une auto pour vos sorties !). Quoi qu'il en soit, les articles, les livres faisant du mariage un objectif sacro-saint se multiplient. Jusqu'à un de nos grands journaux d'Église qui choisit pour placard une photographie du genre *Confidences* ou *Nous Deux* — et je ne suis pas la seule à me demander au monde pourquoi !

Je parlais hier avec des « 20 ans » qui ont une bonne envie de fonder une famille, mais qui n'ont pas les yeux dans leur poche.

« A l'école, une de mes amies est fiancée avec un garçon de la classe, m'a dit l'une d'elles. Ils sont déjà tout englués l'un dans l'autre, à se regarder sans rien faire. Cela fait pitié ! »

Une autre parlait de son cousin, un jeune homme d'affaires : « Il avait de l'élan, il était toujours débordant d'idées intéressantes, nous adorions l'avoir à la maison. Cela fait plusieurs années qu'il est marié. Sa femme et lui se conduisent toujours comme des amoureux — regards dans le blanc des yeux, coups de genoux sous la table, et tout. Avec ça, il est devenu mou, ennuyeux, il ne s'intéresse plus aux autres, il est devenu un homme tout ordinaire. »

Une autre pensait à ses parents. Souvent le soir, de son lit, elle les avait entendus se disputer dans leur chambre et parler divorce. « Il n'y avait plus rien d'autre dans leur vie que leurs batailles. Cela me faisait mal, mais je ne

savais pas que faire. Quand je me suis mise à prendre mes responsabilités pour que le monde aille dans la bonne direction, par exemple en luttant contre la tricherie dans mon école, c'est drôle, mais la situation à la maison a changé. Un intérêt nouveau est entré dans le cercle familial et cela a redonné envie à mes parents de continuer ensemble. »

Ce n'est certes pas au mariage qu'elles en voulaient, mais à l'idée que mettre ensemble deux personnes qui n'ont pas de but en dehors d'elles-mêmes suffit à donner un ménage avec de la perspective ! Et toutes se rebiffaient contre certains conseils sur la façon de vivre entre fiancés ou mariés qu'elles avaient reçus : « Cela rapetisse le mariage à des relations à deux au lieu de nous lancer vers les autres avec une tâche toujours plus grande. Mais j'aimerais me marier parce qu'il y a tant à faire pour le monde et à deux on pourra faire tellement plus ! » Pour elles, pas de doute : ce n'est pas la venue d'un prince charmant qui transforme l'existence, mais ce qu'on décide de faire de sa vie. Et je suis tranquille, elles ne risquent pas de « s'engluier » ! Non, ce qui me préoccupe plus, eh bien c'est nous, les... disons un peu plus de vingt ans. Mariées ou non, prenons-nous nos responsabilités pour orienter les autres femmes, les jeunes, le pays, vers des buts qui ne mentent pas ?

Allons-nous laisser plus longtemps le champ libre à ceux qui tentent d'imposer leur conception du mariage — et de la vie — édulcorée, sans sacrifice, sans responsabilité ? Non ? Alors osons réagir, osons remettre d'aplomb l'échelle des valeurs qui se cache encore en nous, osons vivre droit dans une société de guingois. Crions-le, écrivons-le, chantons-le si c'est dans nos cordes !

Et là mode de l'An 2000, c'est nous qui la déciderons, ni avec des miroirs à alouettes ni avec de bonnes intentions personnelles, mais par notre engagement passionné à voir le monde changer.

Jacqueline.

La recette de la quinzaine

Bobotie

Un plat sud-africain qui ne vous mobilisera pas à la cuisine au moment où arrivent vos invités.

Pour 8 personnes :

- 800 g. émincé de bœuf ou de mouton ;
- 1 bonne tranche de pain ;
- 1 tasse de lait ;
- 3 œufs ;
- 2 oignons moyens ;
- 30 gr. de beurre ou margarine ;
- 1 cuiller à soupe de vinaigre ou jus de citron ;
- 1 cuiller à soupe de curry en poudre ;
- 1 cuiller à dessert de sucre ;
- 1 cuiller à thé de sel ;
- 1/2 tasse de raisins secs ;
- 1/4 tasse d'amandes hachées ;
- noix de muscade râpée ;
- feuille de laurier.

Faites revenir et brunir légèrement les oignons. Saupoudrez de curry, ajoutez sel, sucre, vinaigre, muscade, laurier et la viande. Mélangez bien. Ajoutez amandes et raisins.

Trempez le pain dans le lait. Egouttez-le bien, écrasez à la fourchette, ajoutez un œuf battu et mélangez à la viande. Versez le tout dans un plat à gratin beurré.

Si nécessaire, rajoutez un peu de lait dans la tasse où avait trempé le pain pour qu'elle soit remplie aux 3/4 environ. Versez sur 2 œufs battus, et le tout sur la viande. Parsemez de quelques morceaux de beurre et mettez à four moyen 30 à 40 minutes.

(Si vous n'êtes pas conformiste, ce plat est également délicieux servi froid avec une salade de concombres.)

Le spécialiste du vêtement féminin

La maison du **Tricot** SA

Lingerie
Confection
Jersey

Lausanne, Genève, Neuchâtel, Zurich, Bâle, La Chaux-de-Fonds, Fribourg